**Par :Mr CHARAFI Abderrahim chararose.e-monsite.com**

 Le MARDI, jour néfaste pour les élèves du Msid, me laisse dans la bouche un goût d'amertume. Tous les mardis sont pour moi couleur de cendre.

    Il faisait froid, ma nuit avait été peuplée de cauchemars. Des femmes échevelées (dépeignées) menaçaient de me crever les yeux, m'envoyaient au visage les pires injures. Parfois, l'une d'elles me balançait à  travers la fenêtre et je m'enfonçais lourdement dans le vide. Je criai. Une main, combien douce, se posa sur mon front.

   Le matin, je me rendis au Msid selon mon habi­tude. Le fqih avait son regard de tous les mardis.

Se yeux n'étaient perméables à aucune pitié. Je décro­chai ma planchette et me mis à ânonner (marmonner) les deux ou trois versets qui y étaient écrits.

   A six ans, j'avais déjà conscience de l'hostilité du monde et de ma fragilité. Je connaissais la peur, je connaissais la souffrance de la chair au contact de la baguette de cognassier. Mon petit corps tremblait dans ses vêtements trop minces. J'appréhendais le soir consacré aux révisions.

Je devais, selon la coutume, réciter les quelques chapitres du Coran que j'avais appris depuis mon entrée à l'école.

   A l’heure du déjeuner, le maître me fit signe de partir. J’accrochai ma planchette. J'enfilai mes babouches qui m’attendaient à la porte du Msid et je traversai la rue.

    Ma mère me reçut assez froidement. Elle souffrait d’une terrible migraine. Pour enrayer le mal, elle avait les tempes garnies de rondelles de papier copieusement enduites de colle de farine.

 Le déjeuner fut   improvisé et la bouilloire sur son brasero entama timidement sa chanson.

Lalla Aïcha, une ancienne voisine, vint nous rendre visite. Ma mère la reçut en se plaignant de ses  maux tant physiques  que moraux. Elle affectait une voix faible de convalescente, s'étendait sur les souf­frances de telle partie de son corps, serrait violemment ­des deux mains sa tête **empaquetée** (emballée) dans un foulard. Lalla Aïcha lui prodigua(exposa) toutes sortes de conseils, lui indiqua un fqih dans un quartier éloigné, dont **les talisma**ns(gris-gris - amulettes- fétiches) faisaient miracle. Je me tenais timide et silencieux dans mon coin. La visiteuse remarqua la pâleur(blancheur) de mon visage.

- Qu'a-t-il ton fils ? demanda-t-elle.

Et ma mère de répondre :

- Les yeux du monde sont si mauvais, le regard des envieux a éteint l'éclat de ce visage qui évoquait un bouquet de roses. Te souviens-tu de ses joues qui suaient le carmin ?  et de ses yeux aux longs cils, noirs comme les ailes du corbeau ? Dieu est mon mandataire, sa vengeance sera terrible.

  - Je peux te donner un conseil; dit Lalla Aïcha : montons tous les trois cet après-midi à Sidi Ali Boughaleb. Cet enfant ne pourra pas supporter le Msid; si tu lui faisais boire de l'eau du sanctuaire, il retrouverait sa gaîté et sa force.

    Ma mère hésitait encore. Pour la convaincre Lalla Aïcha parla longuement de ses douleurs de jointures, de ses jambes qui ne lui obéissaient plus, de ses mains lourdes comme du plomb, des difficultés qu'elle éprouvait à se retourner dans son lit et des nuits blanches qu'elle avait passées à gémir comme Job sur son grabat(paillasse) . Grâce à Sidi Ali Boughaleb, patron des médecins et des barbiers, ses douleurs ont disparu.

 - Lalla Zoubida, c'est Dieu qui m'envoie pour te secourir, t'indiquer la voie de la guérison(rétablissement) , je vous aime, toi et ton fils, je ne retrouverai jamais le goût ni de la nourriture, ni de la boisson si je vous abandonne à vos souffrances. Ma mère promit de visiter Sidi Ali Boughaleb et de m'emmener cet après-midi même. Lalla Aïcha soupira de satisfaction.

  Les deux femmes restèrent à bavarder encore longtemps. Ma mère monta sur la terrasse, redescendit avec une brassée de plantes aromatiques qu'elle cultivait dans des pots ébréchés et de vieilles marmites d'émail. Elle parfuma son thé de verveine et de sauge, proposa à Lalla Aïcha une petite branche d'absinthe à mettre dans son verre. Elle refusa poliment, déclara que ce thé était déjà un véritable printemps. Je mis dans mon verre toutes sortes de plantes aromatiques. Je les laissai longtemps macérer(tremper). Mon thé devint amer, mais je savais que cette boisson soulageait mes fréquentes coliques(diarrhées).